

fossé et que nous sommes égratigné les mains ? Remercions plutôt le bon Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce de souffrir quelque chose pour lui, et pour être utiles au prochain. »

Il s'éleva avec tant de force, du haut de la chaire, contre ces désordres, et il fit tant de démarches, soit auprès des jeunes gens, soit auprès de leurs parents, qu'il vint à bout de faire cesser entièrement ces réunions nocturnes.

Un autre vice qui lui coûta encore plus à corriger fut l'ivrognerie. A force de prières, d'exhortations et de menaces des châtimens de Dieu, il parvint aussi à le détruire. Les cabarets, qui souvent étaient pleins pendant les nuits, avant qu'il fût à La Valla, devinrent déserts, et on n'osait même plus y aller pour affaires durant le jour. Quand les exhortations adressées du haut de la chaire ne lui suffisaient pas pour faire cesser un abus ou pour corriger quelque vice, il allait trouver les coupables en particulier dans leur maison, les priaît, les exhortait et les menaçait jusqu'à ce qu'ils lui eussent promis de changer de vie.

Il entreprit également de purger la paroisse des mauvais livres qui s'y étaient répandus, et il y réussit. Tous les mauvais livres furent détruits et remplacés par de bons ouvrages sur la religion et la piété. Par ses soins, une bibliothèque fut formée, afin de procurer de bons ouvrages à tous ceux qui avaient envie de lire. Il se chargea lui-même de distribuer ces livres aux jeunes gens, afin d'avoir souvent l'occasion de leur donner de bons conseils, de les diriger dans leurs lectures, et de les conserver dans la piété et la pratique de la vertu. Pour monter cette bibliothèque, il lui fallut faire des sacrifices ; mais lorsqu'il s'agissait de procurer le bien ou de faire éviter le mal, il ne calculait pas ce qu'il lui en coûtait, et il donnait sans aucune peine tout ce qu'il avait. Dans ses tournées et ses visites dans la paroisse, il engageait adroitement les personnes à lui montrer les livres qui se trouvaient dans leur maison ; et s'il y en avait de mauvais ou de suspects, il les

emportait. Une fois, il en réunit un si grand nombre qu'ils servirent à entretenir le feu de sa chambre pendant plus d'un jour. Bien souvent il ne se contentait pas de prêter des livres, il en donnait ; et, en les remettant aux chefs de maison, il les engageait à les lire ou à les faire lire en famille. Lui-même, dans ces occasions, faisait quelquefois, en présence de toute la maison, une petite lecture, qu'il accompagnait de quelques réflexions en forme de conversation, selon le temps et les circonstances.

Mais la visite des malades et le soin de leur administrer les Sacrements fut peut-être l'œuvre qui lui coûta le plus de fatigues et où son zèle brilla avec le plus d'éclat. Le jour, la nuit, il était toujours prêt à partir quand il était demandé. Il n'attendait pas même qu'on vint le chercher ; et, dès qu'il apprenait qu'il y avait quelque part un malade, il allait le voir. La rigueur de la saison, la pluie, la neige, rien ne l'arrêtait, il bravait tout, lorsqu'il s'agissait de procurer les secours de la religion à un moribond.

Dans le courant de l'hiver 1820, il fut averti qu'une pauvre femme se mourait sans pouvoir se confesser, parce que le temps était très mauvais, et qu'il y avait une telle quantité de neige que personne n'osait sortir de sa maison. Un vent furieux transportait des tourbillons de neige, et l'air en était tellement rempli que l'on ne voyait aucun objet à cinq pas de distance, et qu'il était impossible de reconnaître les chemins. M. Champagnat, insensible aux dangers qu'il allait courir, part à l'instant et va confesser la malade, qui était à deux lieues de La Valla ; heureusement pour elle : car elle mourut un instant après avoir été administrée. « Jamais, dit le frère qui rapporte ce trait, je n'ai vu M. Champagnat aussi content et aussi gai que ce jour-là, il ne cessait de remercier Dieu d'être arrivé assez tôt pour procurer à cette femme les secours de la religion. Mais il ne le remerciait pas moins d'avoir été préservé lui-même de tout danger ; car la grandeur du péril l'avait épouvanté, et le faisait dire : « Si

Dieu ne s'en était pas mêlé, s'il ne nous eût pas prêté un puissant secours, nous ne nous en serions pas tirés. »

Une autre fois, le clerc, quoique fort et robuste, se refusait à l'accompagner pour porter le saint Viatique à un malade, tellement le temps était mauvais : « Courage, mon ami, lui dit M. Champagnat, Dieu nous aidera. » Ils avaient en effet grand besoin de l'aide de Dieu, et le pauvre clerc l'éprouva bientôt. La terre était couverte de plusieurs pieds de neige. Le vent l'avait amoncelée de toutes parts ; les chemins en étaient pleins, au point qu'il était absolument impossible de les reconnaître. Le clerc, bien qu'il connût parfaitement le pays, se trompa et alla se jeter dans une écluse remplie d'eau, d'où il ne serait pas sorti sans le secours de M. Champagnat. Une fois hors de danger, il pria ce dernier de ne parler à personne de son aventure ; et dès qu'il fut de retour à sa maison, il alla se mettre au lit pour se réchauffer et pour prévenir toute maladie. M. Champagnat, qui craignait que cet accident n'eût des suites fâcheuses pour ce brave homme, alla le voir peu de temps après, et le trouvant au lit : « Que vous est-il survenu ? lui dit-il en riant ; car il n'y a que quelques heures que je vous ai quitté en bonne santé. — Ne faites pas de mystère, lui répondit le clerc, j'ai tout dit, pensant que vous ne pourriez pas vous-même garder le secret ; mais priez pour moi, afin que mon bain ne me rende pas malade. Vous m'aviez bien promis que Dieu me protégerait ; pourtant il ne m'a pas empêché de me mouiller jusqu'au cou. — Je vous le répète encore, lui dit M. Champagnat, Dieu aura soin de vous ; ne craignez rien, et s'il vous a laissé passer par l'eau, maintenant il vous fait passer par le feu, qui guérira tout. »

Dès qu'on le demandait pour un malade, M. Champagnat quittait toute autre occupation pour aller à son secours ; si le malade était en danger, il se précipitait pour arriver assez tôt. « En pareil cas, dit naïvement quelqu'un qui en avait fait l'expérience, si le clerc était un homme fort et robuste,

il s'en tirait, mais non sans suer beaucoup ; mais s'il n'était qu'un enfant de quinze à seize ans, comme il arrivait quelquefois, le pauvre enfant en essuyait une qui comptait pour quatre. »

Il avait l'habitude, quand il avait administré un malade, d'adresser aux personnes présentes quelques courtes et touchantes réflexions sur la nécessité de se préparer à la mort, sur le néant des choses de la terre, ou sur quelque autre sujet suivant le temps et les circonstances. Plus d'une fois il est arrivé que des pécheurs se sont sentis tellement touchés par ces pathétiques exhortations, qu'ils se sont convertis et ont demandé à se confesser.

Il ne se contentait pas de visiter une fois ou deux les malades pour les confesser, il les voyait souvent, pour les préparer à bien mourir, et pour leur faire produire des actes selon leur position. Comme il était extrêmement bon et qu'il parlait toujours de Dieu avec beaucoup d'onction, c'était pour les malades un grand sujet de consolation de le voir et de l'entendre souvent.

Un jour, il partit à cinq heures du matin pour aller confesser les infirmes et les disposer à faire leurs pâques. Après avoir confessé tous ceux qui se trouvaient dans le quartier, il employa le reste de la journée à aller chercher dans les hameaux les hommes qui ne s'étaient pas encore confessés. S'il ne les rencontrait pas dans leurs maisons, il allait les trouver dans les champs ou dans les bois. Il leur parla avec tant de bonté et les pressa avec tant d'instances, dit le frère qui l'accompagnait, qu'aucun ne résista à ses prières et à ses sollicitations. Ils promirent tous de venir le trouver dans sa chambre, et ils tinrent parole. Le lendemain et les jours suivants, il partit d'un autre côté de la paroisse pour remplir le même ministère auprès des infirmes et des pécheurs endurcis.

Souvent aussi ses courses avaient pour but de rétablir l'union et la paix dans les maisons ou entre les particuliers :

car, comme il avait la confiance et l'estime de tout le monde, on le prenait volontiers pour arbitre des différends qui survenaient dans la paroisse. Combien de fois n'a-t-il pas rétabli la concorde dans les familles, réconcilié les ennemis, anéanti et fait cesser des divisions déjà bien anciennes, ramené au devoir des personnes qui ne ménageaient pas leur pasteur, sous prétexte qu'elles avaient à se plaindre de ses procédés ! Son esprit conciliant, son caractère gai, ses manières simples, douces et affables, lui gagnaient tous les cœurs, et les méchants comme les bons lui étaient attachés, et recevaient avec plaisir ou du moins sans trop de peine, ses avis, ses conseils et même ses réprimandes.

Il avait le rare talent de plaire même en corrigeant : semblable à un bon médecin qui, obligé de donner des remèdes amers, les environne de tous les adoucissements possibles, il donnait toujours à ses réprimandes une tournure agréable par quelques paroles d'excuse, de louange ou d'encouragement, faisant ainsi avouer les torts et sentir les conséquences d'une mauvaise conduite sans froisser l'amour-propre. Dans ses courses, ayant rencontré, un jour de dimanche un homme qui battait sa faux, il lui fit remarquer que le travail qu'il faisait n'était pas permis à pareil jour, parce que c'était une œuvre servile qui n'était pas nécessaire. Aussitôt cet homme cessa, et se mit en devoir de se retirer. M. Champagnat, pour adoucir la réprimande, lui dit : « Mon ami, vous ne saviez pas que vous faisiez mal ; et je suis sûr que vous n'auriez pas travaillé si vous aviez su que vous faisiez une faute. — Non, répondit le bon villageois, enchanté d'un si doux procédé à son égard ; et en tous cas, ajouta-t-il, je vous promets de n'y pas revenir. »

Quand il arrivait de ces pénibles courses, il était ordinairement tout baigné de sueur et tout harassé de fatigue ; cependant, au lieu de prendre du repos, il se mettait incontinent au travail, sans vouloir accepter aucun rafraîchissement. Il ne prenait rien non plus chez les particuliers, à

moins d'une grande nécessité ou qu'il n'y eût des raisons graves d'agir autrement. Un mot, qui lui échappa dans une circonstance, nous donne une idée exacte de ses fatigues, de ses travaux et de tout ce qu'il a souffert pendant les huit années qu'il desservit, en qualité de vicaire, la paroisse de La Valla. Passant plus tard avec un de ses intimes amis sur les montagnes de Pila, et traversant une partie de la paroisse, il jeta un coup d'œil sur ces pays qu'il avait parcourus dans tous les sens, et s'arrêtant tout à coup, il s'écria : « Que de pas j'ai faits sur ces montagnes ! que de chemises j'ai mouillées dans ces chemins ! Je crois que si toute l'eau que j'ai suée dans mes courses était réunie dans ce vallon, il y en aurait assez pour prendre un bain. » Puis il ajouta : « Mais si j'ai bien sué, j'ai la douce consolation qu'aucun malade, grâce à Dieu, n'est mort sans que je sois arrivé à temps pour lui donner les secours de la religion, ce qui est pour moi aujourd'hui une des choses qui me consolent le plus. »

CHAPITRE SIXIÈME

M. Champagnat fonde l'institut des Petits-Frères de Marie. Vocation de ses premiers disciples. Règle de conduite qu'il leur donne.

LES travaux du saint ministère, et les fruits de salut qu'il opérait dans les âmes, n'avaient pas fait perdre de vue à M. Champagnat son projet de la fondation des frères. Cette pensée le poursuivait partout : au milieu des occupations les plus absorbantes, dans ses courses et dans